

# Entre les grilles

Journal de l'ASSFAM dans les centres de rétention

## LES PERLES DE L'ADMINISTRATION

*Depuis 2010, l'ASSFAM intervient dans les centres de rétention de Paris,-Vincennes et Palais de Justice, pour assurer une mission d'information et d'aide à l'exercice effectif des droits des personnes retenues.*

*Les intervenants rencontrent ainsi chaque année des centaines d'hommes et de femmes, enfermés pour un simple défaut de papiers.*

*A une époque où la société civile n'a toujours pas accès à ces lieux d'enfermement, il nous semble essentiel de communiquer sur une réalité encore trop peu connue, et d'offrir aux premiers concernés la possibilité de s'exprimer.*

- ✓ **La préfecture de police, une fabrique à sans papiers :** Ces dernières semaines, cinq personnes ont été reconduites vers un pays européen dans lequel elles résident régulièrement. Toutefois, leur passeport et leur titre de séjour sont « restés de façon indue », dans les locaux de la préfecture.
- ✓ **Paris, une prison à ciel ouvert !** Monsieur I., ressortissant soudanais, a été « assigné à résidence dans le département de Paris » le temps que la Cour européenne des droits de l'Homme statue sur sa requête au fond (plus d'un an). Aucun hébergement ne lui a été proposé. Il a en revanche l'obligation de se présenter chaque semaine dans les locaux de la préfecture et a l'interdiction de quitter le territoire parisien.
- ✓ **Amnésie, quand tu nous tiens...** Le 27 juillet 2015, la préfecture de police a notifié à monsieur K une décision de remise aux autorités italiennes, motivée par le fait qu'il était entré sur le territoire français depuis plus de trois mois. Monsieur avait pourtant été expulsé par la même préfecture neuf jours auparavant.



Aimez notre page  
**facebook.**

Assfam dans les centres de rétention

# QUOTIDIEN DE RETENTION

*Monsieur D est un ressortissant gambien, retenu au CRA de Paris-Vincennes en juin 2015. Lors d'un de ses passages dans le bureau de l'ASSFAM, il a souhaité témoigner sur son précédent passage en rétention.*

«La première fois que je suis venu au centre de rétention, j'ai été arrêté à Montmartre. J'ai fait six jours, et j'ai été amené à l'aéroport. A ce moment-là j'ai dit : « non je ne veux pas ».

Les policiers m'ont ensuite ramené au centre de rétention.

Quelques jours après, on m'a encore amené à l'aéroport, mais là, c'est l'avion qui a été annulé.

Mon troisième vol, c'était au 41ème jour. Les policiers m'ont dit d'aller signer un papier à l'accueil. Je les ai suivis et ils ont sorti mes affaires. C'est à ce moment-là qu'ils m'ont dit qu'ils allaient me conduire à l'aéroport. Je n'ai pas eu la possibilité de récupérer toutes mes affaires et les vêtements restés dans ma chambre. J'ai été menotté.

A l'aéroport j'ai attendu 30 minutes dans une petite pièce avant que six policiers ne viennent me chercher. Ils m'ont demandé de les suivre. **Ils m'ont attaché tout le corps avec du scotch noir : les jambes, les chevilles, les bras ; de bas en haut.**

**Ensuite ils m'ont porté comme un bébé et ils m'ont jeté dans un camion. Un policier a mis son pied sur moi pour que je ne puisse pas bouger. Le camion a démarré et nous sommes allés sur le tarmac.**

**Quand nous sommes entrés dans l'avion, ils me portaient encore. Ils m'ont mis à l'arrière de l'avion pour que les autres passagers ne m'entendent pas. Ils m'ont attaché au fauteuil avec la ceinture. J'étais encore scotché de partout. Il y avait un policier de chaque côté de moi et une policière dans la rangée devant.**

**Ils m'ont également mis une sorte de casque sur la tête.**

**Au moment de la fermeture des portes 3 policiers sont descendus de l'avion et 3 sont restés avec moi et m'ont enlevé les menottes, le scotch et le casque.**

Après 2 h 40 d'avion, nous sommes arrivés au Maroc à 21 heures. Nous sommes allés voir la police marocaine qui travaille à l'aéroport. Mon escorte a demandé s'il y avait un avion qui allait en Gambie. Le policier marocain a dit qu'il n'y en avait pas, ni le soir même ni le lendemain.

Je n'ai pas vraiment tout compris, mais je sais qu'ils ont prévu de me ramener en France. Nous avons passé la nuit dans l'aéroport. J'étais menotté et je n'ai pas pu avoir de l'eau.

A un moment, un couple attendait à côté de nous. Je leur ai demandé s'ils pouvaient me donner de l'eau. Ils ont donc demandé l'autorisation aux policiers qui leur ont répondu : « ne lui donnez pas, il va vous cracher dessus ».

Alors j'ai commencé à péter les plombs. J'étais fatigué, je leur ai demandé « mais qu'est-ce que vous voulez de moi ? »

Finalement la policière m'a donné à boire.

Les policiers ont ensuite commencé à me provoquer, me disant qu'ils allaient me causer des problèmes en France.



Jusqu'à 9 h 40 le lendemain, on est resté dans l'aéroport. Quand on s'est dirigé vers l'avion, j'ai été menotté à nouveau.

**Un policier est resté avec moi en attendant que les deux autres fassent leurs courses au duty-free. Quand ils sont revenus, celui qui était resté avec moi est passé par le duty-free aussi. Les courses terminées, nous sommes allés dans l'avion.**

Dans l'avion j'étais seulement menotté. Avant d'atterrir, un repas nous a été donné. J'ai dit que je ne voulais pas manger car la police voulait me donner à manger à la cuillère. Non merci.

Une voiture de police nous attendait sur le tarmac à notre arrivée en France. J'ai été ramené au commissariat de l'aéroport. J'ai été pris en photos, ils m'ont mesuré.

Ensuite, j'ai été interrogé. Ils m'ont posé des questions sur ce qu'il s'était passé au Maroc. Les policiers ont dit que j'avais insulté la policière, que je les avais attaqués.

Ils étaient tous les trois à dire des choses sur moi. Moi j'ai dit que ce n'était pas vrai. Rien n'est vrai. Le lendemain, c'était un jour férié donc il n'y avait pas d'audience au tribunal. J'ai été ramené à Fresnes pour passer la journée.

Le lendemain, j'ai été amené au TGI de Paris. J'ai tout expliqué à l'avocat, puis au juge.

Ensuite j'ai attendu le verdict. **A la fin, l'avocat m'a donné un papier et m'a dit que j'étais condamné à 3 mois de prison, à Fresnes. Il m'a aussi dit que je serai libéré après 2 mois. J'étais énervé car je n'avais rien fait.**

A la sortie de prison, je suis allé voir une assistante sociale dans une association. Elle m'a accompagné dans un endroit où il y a des gens qui aident pour la régularisation, pour m'en sortir : une association.

Ils m'ont expliqué que l'obligation de quitter le territoire que j'ai reçu en rétention était encore valable. Ils m'ont conseillé de me calmer, de ne pas faire de problème, de faire attention à plein de choses et d'attendre la fin des un an de l'OQTF avant d'entreprendre des démarches (juillet 2015). Et là, mi-juin j'ai été arrêté par la police pour un contrôle identité. Pourtant, mon dossier était presque prêt. »

## ILS ONT OSE !

### Petites phrases & Grandes surprises

« Quand un étranger arrive sur le territoire français, comment peut il faire pour intégrer un centre de rétention ? »

Journaliste, interview par téléphone, juin 2015

# RECIT DE VIE

*Monsieur D, de nationalité algérienne, est marié à une ressortissante française. Il avait prévu de retourner en Algérie en août 2014, de déposer une demande de visa et de revenir régulièrement en France. Il a été interpellé quelques semaines avant son départ. Il est resté enfermé cinq jours au centre de Paris Vincennes avant d'être libéré par le juge des libertés. Il a souhaité raconter son arrivée en France.*

« Je suis né le 26 juillet 1980 dans le désert algérien. Mon père était directeur adjoint de la Banque de l'agriculture et du développement rural en Algérie. Mes trois sœurs, mes parents et moi avons donc très tôt migré dans le nord de l'Algérie dans un bel appartement de fonction. J'allais à l'école et je faisais partie des premiers de ma classe. A mes 10 ans, mon père est décédé d'un cancer.

Ce jour-là, ma deuxième vie a commencé. Notre destin a basculé, début de la chute, de la descente aux enfers. Nous avons tout perdu, mon père et notre logement.

Ma mère qui ne travaillait pas, a fait, à mon avis, la plus grande erreur de sa vie. Elle s'est remariée avec un monstre ; un homme qui buvait et qui nous battait dans ses moments de folie.

Je suis allé m'installer chez un de mes oncles et j'ai peu à peu délaissé l'école. J'attendais avec impatience mes vacances d'été ou je partais à 65 km de la maison, chez mon grand-père, au bord de la mer.

Mes oncles tenaient un club associatif de plongée. Avec eux j'ai appris à nager et c'est là que ma passion est née. Je voulais devenir professeur de plongée !



J'ai donc passé mon premier niveau. Quel bonheur!

J'ai commencé à travailler et en classe de première j'ai définitivement quitté l'école. J'ai avancé de petit boulot en petit boulot mais j'avais le sentiment d'être bloqué, enfermé, prisonnier d'un système corrompu dans lequel sans argent ni contact je ne pouvais évoluer normalement.

J'ai tenté d'ouvrir mon propre club associatif mais sans succès.

En 2004, j'ai ouvert dans la ville de Tlemcen une boutique de pâtisserie orientale. En 2006, j'ai réussi à obtenir un nouveau local, mieux placé afin de développer l'affaire. Mais cela restait dur, très dur. Je me sentais toujours étouffé et je rêvais de mieux pour ma vie.

Influencé par les médias et la diaspora algérienne qui nous envoie de la poudre aux yeux, je rêvais de l'Europe et de blanches baskets. J'étais jeune, j'avais 24 ans.

Cet été là, j'ai décidé de fermer boutique pendant la saison estivale car l'activité était en baisse pendant cette période. Je me suis dit que j'allais m'offrir des vacances chez mes oncles. Direction : le bord de la mer !

Au cours de mes vacances, un ami est venu me voir pour me faire une proposition. **Un groupe s'était constitué pour prendre le large, traverser la mer et rejoindre les côtes espagnoles. Il s'était procuré un zodiac et des gilets de sauvetage. Il ne manquait que le capitaine du bateau !** Les membres de l'équipage « d'un jour meilleur » cherchaient en effet quelqu'un qui avait une connaissance de la mer. J'étais le parfait candidat. J'avais appris à bien connaître la mer au cours de mes vacances et je souhaitais également prendre le large.

C'était bouclé ! Avec 150 euros en poche, je partais pour un jour meilleur. Après tout, je n'avais pas grand-chose à perdre mais plutôt tout à gagner.

**Dans un Zodiac pour six personnes avec un moteur de 45 chevaux, nous étions onze personnes à bord, dix gilets de sauvetage, une boussole, 180 litres d'essence, de l'eau, un peu de nourriture, l'espoir et l'ambition.**

Il était environ 20 h 30 quand nous avons quitté la terre d'Algérie. Petit à petit nous voyions nos chaînes s'éloigner et se défaire pour la liberté.



Rien, plus rien autour de nous ; juste la mer, rien que la mer, de l'eau à perte de vue. Il faisait si noir, aucune lumière aux alentours. Rien que l'immensité et la peur. Vers 2 h du matin nous avons fait une pause d'environ 20 minutes. Et puis nous sommes repartis.

Vers 6h du matin, j'ai commencé à apercevoir des mouettes. Ce qui est bon signe car cela voulait dire que la côte n'était plus très loin. Nous nous sommes retrouvés dans un couloir international où

passaient des bateaux de toutes sortes. Au loin, nous apercevions à peine les montagnes espagnoles.

Mais nous n'avions plus d'eau et il nous restait à peine 15 litres d'essence. Je savais que ce n'était pas suffisant pour rejoindre la côte. J'ai alors proposé à l'équipage de rester dans le couloir en espérant qu'un bateau vienne nous porter secours. Ici, nous étions visibles bien que minuscules à côté des gros cargos.

Cela faisait bientôt 5h que nous faisons des gestes de détresse à chaque bateau passant. Mais aucun ne nous prêtait attention. **L'espoir commençait à nous quitter. La houle commençait à se former et des creux de 2-3 mètres se formaient entre chaque vague. Le vent d'est soufflait fort et nous étions éclaboussés. Nous étions trempés, nous avons froid, nous avons soif. Ah ! Cette soif ! Je m'en souviens si bien. Ceux qui avaient le mal de mer vidaient leurs tripes. Un mec a demandé pardon à l'un de ses amis à bord. Nous avons senti la mort nous saisir.**

C'est alors qu'un cargo céréalier a fini par s'approcher de nous, avant de s'arrêter. Nous avons pensé qu'il fallait que nous nous approchions à notre tour. J'ai rallumé le moteur et mis les pleins gaz. Le bateau s'est alors éloigné à environ 300 mètres du zodiac. Nous ne comprenions plus rien ! La panique et l'énervement commençaient à reprendre le dessus sur l'équipage.

Vers 18h nous avons vu approcher un hélicoptère. Il a tournoyé au-dessus de nous et nous sommes restés comme ça. Je ne pourrais dire combien de temps, cela m'a semblé si long. Mais que font-ils ? Pourquoi ne viennent-ils pas ? Des gardes côtes espagnols ont fini par arriver. Une fois à bord, ils nous ont donné de l'eau et des couvertures. Quarante-cinq minutes plus tard, nous avons vu plein de lumières éclairer la côte. Un grand soulagement m'a gagné. Je souriais. Nous arrivions en Espagne, c'était certain.

Des journalistes et la Croix rouge nous attendaient au port d'Almería. Un médecin nous a ausculté un à un et nous avons eu des vêtements chauds ; j'étais un nouvel homme !

Mais la Police aux frontières rodait pas loin et nous tendait déjà les bras. Nous avons été menottés et sommes montés dans leur camion en direction du commissariat central. Nous y avons passé la nuit sans savoir ce qu'allait être notre sort. Le lendemain, au petit matin, un interprète était là. Une longue séance d'identification a commencé mais contre toute attente nous avons été libérés !  
Victoire ! Nous avons réussi ! Nous étions en Espagne et nous étions libres !

Tous les onze, nous étions habillés pareil. L'équipe de foot des sans-papiers, repérable à 1 km. Nous ne savions pas où aller, ni ce que nous devons faire. Aucun de nous ne parlait l'espagnol.

Nous avons dormi sous une statue de la vierge Marie, tous ensemble, avant de nous séparer au petit matin.



Ma sœur était en France, j'ai décidé de la rejoindre. Une semaine plus tard, elle était là à m'attendre à la sortie du bus porte de Bagnolet.

Au moment de passer la douane, je me souviens avoir encore eu de la chance. Les policiers ont demandé à tous les passagers qui avaient des bagages de descendre du véhicule. Ouf, je n'en avais pas ! Un policier est monté à bord accompagné de son chien. J'ai fait mine de dormir et c'est comme ça que j'y ai échappé. J'avais le cœur qui battait si fort que je savais que si le policier croisait mon regard il le sentirait.

Cette aventure, c'était il y a huit ans. Depuis, j'ai beaucoup voyagé en France, je suis allé jusqu'en Corse. Je suis même retourné en Espagne pour y passer des vacances et visiter le pays. J'ai toujours travaillé car quand on veut vraiment, on peut, j'en suis convaincu. Certes je me fais souvent exploiter mais au moins je gagne mon autonomie.

Je suis un expert en bâtiment maintenant alors même que je n'ai aucun diplôme dans le domaine. J'ai également passé mon deuxième niveau de plongée et je suis équipier secouriste à la Croix rouge.

**Libre ? Je ne le suis toujours pas vraiment. Je suis toujours sans papier. Je vis depuis huit ans comme un outsider. Je vous avoue que ma flamme commence un peu à s'éteindre, je suis fatigué de tout ça. J'aimerais vraiment que cela s'arrête, que ma vie commence enfin.**

Je suis marié à une délicieuse femme, ressortissante Française depuis 2 ans.  
Dans 6 mois j'aurais enfin une réponse de la préfecture. En attendant je croise les doigts et je  
survis, encore.



© Sofia BRONSON

# QUE SONT-ILS DEVENUS ?

*Monsieur M est un ressortissant tunisien. Alors qu'il était retenu au centre de rétention de Paris Vincennes depuis 24 jours, sa compagne a accouché de leur premier enfant.*

*Libéré par la préfecture de police après 36 jours d'enfermement, monsieur souhaite raconter sa descente aux enfers.*

« Avec ma copine, on avait un hébergement, on attendait tranquillement la naissance de notre enfant que j'avais reconnu. Ça allait.

Quand on m'a arrêté en avril, je sortais du travail j'attendais mon bus à la gare du nord. On aurait dit que la police m'attendait... « Bonjour Monsieur, vos papiers s'il vous plaît ». Et direction le centre de rétention. Menotté, devant tout le monde, comme si j'avais braqué une banque.

Ma copine était enceinte de 8 mois à ce moment-là. Elle a voulu venir me voir au centre, mais son état n'a pas été pris en compte. L'attente était trop longue, elle était trop fatiguée elle a fait demi-tour au bout de deux heures.

Après toutes ces galères, elle a décidé de retourner chez ses parents, en Bretagne. Elle en avait marre de toutes ces histoires de papiers. Je crois que ses parents lui ont aussi mis la pression.

Au centre j'ai pris une avocate, qui a pris mon argent et n'est même pas venue me voir, elle n'a rien fait. Imagine tout l'argent que j'avais mis de côté pour le petit, pour le logement tout ça, tout cet argent a été gâché pour une avocate qui n'est même pas venue à l'audience.

**Depuis ma sortie, je n'ai plus de copine, je n'ai vu mon fils qu'une seule fois et je n'ai même plus d'hébergement.** Au 115 ils donnent des places que s'il y a une femme ou un enfant. C'est trop dur là. J'appelle le 115 tout le temps, mais il n'y a pas de place pour les hommes seuls. Je dors chez des amis à droite à gauche, mais ça ne peut pas durer.

Je n'ai pas les moyens d'aller voir mon enfant, à chaque fois ça me coûte 300 ou 400 euros avec les billets de train. Je ne sais plus quoi faire maintenant.

Chaque matin je me réveille en pensant à mon fils, en pleurant. Je ne vois pas mon bébé, je suis à la rue, j'ai rien du tout, je ne vois plus ma copine et pourtant on me dit « t'es un parent d'enfant français ». Et c'est vrai ! J'ai l'acte de reconnaissance, le livret de famille et tout.

Je ne sais pas quoi faire, je n'ai pas de papiers je ne peux rien faire, j'ai peur. Je n'ai pas de travail, pas de logement pour accueillir mon fils, je n'ai pas de papiers. J'ai peur qu'un juge m'empêche de revoir mon fils.

Je donne de l'argent pour lui mais je n'ai presque rien. Je n'ai même pas assez d'argent pour manger correctement.

**J'ai peur, maintenant j'ai peur tout le temps. Je marche dans la rue, j'ai peur, je sors, j'ai peur, j'ai peur de me faire arrêter et qu'on me renvoie là-bas, au centre.**

Ce n'est pas bien cette situation pour le petit, un bébé a besoin de ses parents. T'imagines le petit il ouvre les yeux il voit que son père n'est pas là, il ne doit pas être bien ! Moi je le vois sur les photos, il a l'air choqué ! Il n'est pas bien, il sent que son père ne va pas bien, j'en suis sûr. Il faut que je sois avec lui.

Je suis fatigué, j'ai trop mal.»

## **ILS ONT OSE !**

### **Petites phrases & Grandes surprises**

« Retournez dans votre pays, vous ne pouvez pas rester à zoner chez nous, la Tunisie se reconstruit, elle a besoin de ses enfants. »

Juge des libertés et de la détention, Paris, août 2015

**Ont participé à ce numéro : Elodie BIDE, Hélène CARRE, Emilie DAVID, Louise DUBREUX,  
Elizabeth HUET, Anaïs MARIETTE, Aurélie MAYEUX, Laura PANDOLFI**

**Illustrations : Sofia BRONSON, Charlotte FERBER**

**Coordination/Contact Presse : Marie LINDEMANN – [assfam.coordination@gmail.com](mailto:assfam.coordination@gmail.com) - 06.69.29.52.26**



**ASSFAM – SIEGE SOCIAL  
5 rue Saulnier, 75009 Paris  
Tél. : 01.48.00.90.70 / Fax : 01.45.23.38.07  
[www.assfam.org](http://www.assfam.org)**